

Présentation

Maxime-Olivier Montier

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13693ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Montier, M.-O. (1998). Présentation. *Moebius*, (77), 5–7.

Présentation

*Je dédie ce numéro à Pierre Péladeau,
mort sans avoir fini de parler,
ainsi qu'à tous ceux qui feront comme lui.*

Ça n'a pas été facile, cette fois, de préparer un numéro de *Mœbius*. D'abord parce que j'ai reçu beaucoup de textes, et que de voir une telle montagne sur mon bureau de travail suffisait à me décourager. Mais je m'y suis mis, et ça n'a pas été facile. À croire que le père nous intéresse tous, et pas nécessairement de la même manière. Ça n'a pas été facile, non plus, à cause de la mort de Pierre Péladeau, un mois avant l'entrevue que je devais faire avec lui, pour ce numéro de *Mœbius*. Il est mort un mois avant de parler de son père, à un petit gars qui lui avait téléphoné, à un moment donné, pour le compte d'une revue littéraire de Montréal. Une revue inconnue de lui. Un certain Maxime-Olivier Moutier. Et il avait accepté. Autour du mois de novembre, je ne sais plus, puis la date a été reportée, le 23 janvier. Pierre Péladeau est décédé un mois avant. Depuis, j'ai le sentiment qu'il manquera toujours quelque chose au Québec. Malgré l'empire de Péladeau, malgré tous les bons conseils qu'il aura pu transmettre à ses fils, il manquera toujours les mots qu'un homme comme lui aurait dits, à la question: parlez-moi de votre père, monsieur Péladeau. Pas de papeterie ni de vos rencontres avec Bourassa, Trudeau et tous les autres comme ceux-là, mais de votre père. Juste pour savoir. Juste pour savoir si vous y pensez, chaque fois que vous achetez une nouvelle entreprise, si vous y pensez, quand c'est Beethov qui vous emporte, un matin où vous êtes seul dans votre bureau. Alors que vous avez demandé que personne ne vous dérange. Savoir s'il était là, votre père. Ou quand il a cessé d'y être. Savoir si vous lui ressemblez, s'il se taisait à table; s'il se taisait quand c'était votre mère qui s'inquiétait. S'il vous a déjà frappé, comment il est mort, si vous auriez aimé qu'il meure plus tôt. Quel-

ques années plus tôt. Mais Péladeau n'a pas eu le courage de se rendre jusque-là. Mon nom et mon numéro de téléphone sont inscrits, quelque part dans l'agenda que tenait son attaché de presse, à la date du 23 janvier. Mais on ne s'est pas rendu jusque-là. Je le regrette beaucoup.

Ça n'a pas été facile pour Péladeau. De savoir que je devrais monter ce numéro autour d'un vide, celui laissé par ce rendez-vous reporté, là où il devait y avoir le témoignage d'un milliardaire fou. Et pas facile, non plus, subséquemment, de dire non à certains textes reçus pour l'occasion. Parce que, selon moi, le simple fait d'essayer de parler de son père, du père ou de ce que l'on s'efforce de mettre à sa place, en soi, tient d'un certain héroïsme. Aucun des textes ne méritait d'être refusé. Car même si l'écriture n'était pas toujours juste – est-il possible d'aborder un pareil thème avec les mots de la justesse? je vous le demande –, le propos, lui, méritait d'être écouté. Personnellement, je crois que tout le monde délire quand vient le temps de parler de son père. Je n'ai pas pu tout prendre, parce que j'en avais une montagne de ces textes. Et je le regrette beaucoup. Mais pas autant que la mort de Péladeau.

Tous les textes valaient quelque chose, un certain poids. Parce qu'ils exprimaient le père. Mais pas toujours tel quel. Et c'était, pour tout vous avouer, ce que je visais en préparant le numéro. Mais certains textes ne représentaient pas avec suffisamment de conviction cette idée. C'est-à-dire qu'ils n'étaient pas tous portés par une écriture qui se dépasse. Pour parler du père comme il faudrait plus souvent le faire. Sans inhibition; sans toutes ces métonymies indéchiffrables qui affluent, quand il est question de l'enfance et de ce qui l'entoure. Avec cette part qu'il y a de vrai en nous. Quand on ne se rend plus compte de ce qu'on est en train d'écrire, et qu'il est question de papa. Celui que l'on a eu, que l'on a perdu, celui que l'on cherche à retrouver, que l'on voudrait être, quand on aura trouvé une femme, celui sous le coup duquel on aspire à demander pardon. Le père, à qui l'on n'a bien évidemment pas eu le temps de tout dire. J'ai dû mettre de côté des textes importants. Mais c'est la partie

sale du boulot, quand on décide de préparer un numéro sur un thème aussi débile. Crucial et débile.

J'ai fait un choix de poèmes. Encore là, j'ai cherché à entendre une poésie qui, selon mon écoute, tenterait de mettre des mots là où il nous semble, à tous, en manquer. Car si la poésie a un rôle, je crois, c'est bien celui de dire autrement. Et que son expérience soit partageable. Sa magie proviendra du fait qu'elle nomme l'innommable, tout en ratant son coup, à condition que cet innommable le soit pour tous. Malgré ce ratage, il est de son devoir, à mon avis, d'essayer. De dire autrement afin de rendre partageable, un instant, quelque chose de l'innommable, voilà. J'ai donc choisi des poèmes qui, selon moi, essayaient. Je n'ai aucune autre justification à formuler.

Autre surprise, autant du côté de la poésie que des autres discours: la prédominance de la mort. Partout, il était question d'absence, d'oubli, de silence ou de mort. Tellement que je me suis demandé s'il y avait d'autres moyens de traiter ce père que par la négative. Je ne sais pas, mais l'intuition me laisse penser encore un coup que si le thème lancé avait été celui de «la mère», nous n'aurions pas aussi fréquemment retrouvé ces idées: la mort, l'absence, le silence et l'oubli. La question m'apparaît fondamentale, pour les courageux qui voudront bien y jeter un œil lucide. Je la leur laisse pour tout de suite. Mais ne pouvant passer à côté d'une telle répétition, je compte moi-même un jour y revenir. Promis.

Dans un autre ordre d'idées, et il me semble normal d'en parler dans cette présentation, j'ai réservé quelques pages du numéro à des textes écrits par des psychanalystes. Non les moindres, quand ils sont d'une certaine trempe, à prendre position devant la question du père. J'ai placé ces deux *petits essais* au début, de façon à ce qu'ils fassent liminaires. Pour ceux qui le voudront bien.

Pendant qu'on y est, les numéros à venir de *Mœbius* porteront sur «vérités/mensonges», «s'écrire jeune» et «sans lien ni loi», de même qu'un numéro sans thème de la QV 98.

Maxime-Olivier Moutier